

**APTAR**

**CYCLE CORNEILLE**



**CINNA**

Samedi 17 février 2024

10h – 12h30

*In memoriam*

Robert BADINTER

30 mars 1928 - 9 février 2024



Alexeï NAVALNY

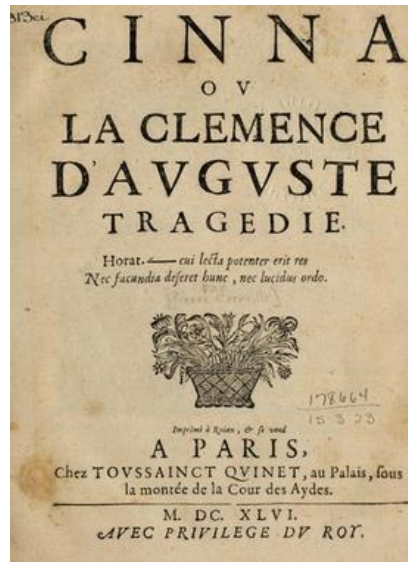
4 juin 1976 - 16 février 2024



Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209  
CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

*Cinna*

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>



Invités du cercle de lecture : Brigitte JAQUES, metteuse en scène  
François REGNAULT, dramaturge  
Liliane PICCIOLA, Pdt du Mouvement Corneille  
Myriam DUFOUR-MAITRE, Mouvement Corneille.

Dossier préparé par Françoise GOMEZ, pdte de l'Académie Populaire du Théâtre et des Arts du Récit (APTAR).

Edition utilisée : Corneille, *Horace*, texte de 1646, édition établie par Georges Couton in Pierre Corneille, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1980, Bibliothèque de La Pléiade, tome 1.

Site de référence : [Mouvement Corneille](http://www.mouvementcorneille.com).

## Pierre Corneille

Né à Rouen le 6 juin 1606, mort à Paris le 1er octobre 1684

### Œuvres de Pierre Corneille :

1629-30 *Mélite ou les fausses lettres*, comédie, donnée à Paris

1630-31 (?) *Clitandre ou l'Innocence délivrée*, tragi-comédie

1631-32 (?) *La Veuve ou le Traître trahi*, comédie

1632-33 *La Galerie du Palais ou l'Amie rivale*, comédie, et peut-être *La Suivante*, comédie

1633-34 *La Place Royale ou l'Amoureux extravagant*, comédie

1634-35 (date indéterminée) *L'Illusion comique*, comédie

Janvier 1637 *Le Cid*, tragi-comédie

1640 *Horace*

1641 *Cinna ou la Clémence d'Auguste*

1642 *Polyeucte*

1643 *La Mort de Pompée*

1644 *Le menteur*

1644 *Rodogune*

1645 *La Suite du menteur*

1646 *Théodore*

1647 *Héraclius*

1649 *Don Sanche d'Aragon*

1650 *Andromède*

1651 *Nicomède*

1651 *Pertharite*

1659 *Œdipe*

1660 *La Toison d'or*

1662 *Sertorius*

1663 *Sophonisbe*

1664 *Othon*

1666 *Agésilas*

1667 *Attila*

1670 *Tite et Bérénice*

1672 *Pulchérie*

1674 *Suréna*

# ANNONCE

## Prochainement à Rouen !

**Mardi 12 mars 2024, de 16h à 17h30**

Musée Flaubert et d'Histoire de la médecine

51 rue de Lecat 76000 Rouen

Les musées littéraires de la Métropole de Rouen,  
le Mouvement Corneille-Centre International Pierre Corneille,  
le département des Lettres modernes et le CEREdI de l'université de Rouen-Normandie

vous invitent à la présentation de l'ouvrage de

**Matthieu Dupas**

## LA GALANTERIE COMME MODE DE VIE

**Amour, civilité et mariage dans *Mélite ou les fausses lettres* (1629) de Pierre Corneille**

Classiques Garnier, coll. « Masculin/féminin dans l'Europe moderne », 2023.

En 1629, Pierre Corneille fait jouer à Paris *Mélite ou Les Fausses lettres*, sa toute première pièce, qui est aussi la première comédie moderne dans l'histoire du théâtre en France. La pièce rencontre un très vif succès. Par sa régularité, son sens de la vraisemblance et de la bienséance, elle annonce l'esthétique classique. Mais elle se donne aussi comme la représentation fidèle d'un art d'aimer alors en plein essor, qui est aussi un art de la civilité : la galanterie. L'analyse discursive et culturelle de cette formalisation comique de la galanterie permet de mettre au jour la structure sociale et politique de la galanterie du XVII<sup>e</sup> siècle et de situer cette dernière dans l'histoire du genre et de la sexualité.

**Table ronde animée par Myriam Dufour-Maître (Mouvement Corneille)**

avec

**Matthieu Dupas** (Assistant Professor, Northwestern university, USA)

**Liliane Picciola** (professeur émérite de l'université Paris-Nanterre et présidente du Mouvement Corneille) et

**Jean-Baptiste Chantoiseau** (dir. des musées littéraires de la Métropole Rouen-Normandie)

Lectures d'extraits de *Mélite ou les fausses lettres* de Pierre Corneille par le groupe des Lectrices à voix haute des Amis des Musées de la Métropole et du Département de Seine Maritime :

**Michèle Beauxis, Evelyne Poiré, Colette Prévost et Anne Robin**

Entrée gratuite, dans la limite des places disponibles.

Matthieu Dupas est agrégé de lettres classiques et titulaire d'un doctorat en littérature française. Il est professeur assistant à Northwestern University (USA) où il enseigne la littérature française depuis 2017.

**CINNA**  
ou  
**LA CLÉMENCE D'AUGUSTE**

*TRAGÉDIE*

*Cui lecta potenter erit res  
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.*  
**HORATIO**<sup>1</sup>

---

**SÉNÈQUE, *La Clémence***

**Seneca Lib. I, *De Clementia*, chapitre IX.**

**D**ivus Augustus mitis fuit Princeps, si quis illum a Principatu suo aestimare incipiat : In communi quidem republica, duodevicesimum egressus annum, jam pugiones in sinu amicorum absconderat, jam insidiis M. Antonii consulis latus petierat, jam fuerat collega proscriptionis ; sed quum annum quadragesimum transisset, et in Gallia moraretur, delatum est ad eum indicium, **L. Cinnam, stolidi ingenii virum, insidias ei struere. Dictum est et ubi, et quando, et quemadmodum aggredi vellet.**

Unus ex consciis deferebat ; statuit se ab eo vindicare. Consilium amicorum advocari jussit. **Nox illi inquieta erat**, cum cogitaret adolescentem nobilem, hoc detracto integrum, Cn. Pompeii nepotem damnandum. Jam unum hominem occidere non poterat, cum M. Antonio proscriptionis edictum inter coenam dictarat. Gemens subinde **voces varias emittebat et inter se contrarias** : « Quid ergo ? Ego percussorem meum securum ambulare patiar, me sollicito ? Ergo non dabit poenas, qui tot civilibus bellis frustra petitem caput, tot navalibus, tot pedestribus proeliis incolume, **postquam terra marique pax parta est**, non occidere constituat, sed immolare ? » Nam sacrificantem placuerat adoriri.

---

<sup>1</sup> Horace, *Art poétique*, v. 40-41. Classiquement traduit par « À qui possèdera bien la matière choisie, ni l'expression ne manquera ni l'ordre lumineux », mais qu'on peut aussi ne pas craindre de traduire par : « Celui qui maîtrisera ce qu'il a lu ne sera ni à cours d'inspiration et en danger de perdre son plan de vue. » Amis praticiens de la dissertation, notez le conseil millénaire et répété ! [N.D.L.R]

Rursus silentio interposito, majore multo voce sibi quam Cinnae irascebatur : **Quid vivis, si perire te tam multorum interest ? Quis finis erit suppliciorum ? Quis sanguinis ?** Ego sum nobilibus adolescentulis expositum caput, in quod mucrones acuunt. Non est tanti vita, si, ut ego non peream, tam multa perdenda sunt.

**Interpellavit tandem illum Livia uxor, et : « Admittis, inquit, muliebre consilium ? Fac quod medici solent ; ubi usitata remedia non procedunt, tentant contraria.** Severitate nihil adhuc profecisti : Salvidienum Lepidus secutus est, Lepidum Muraena, Muraenam, Caepio, Caepionem Egnatius, ut alios taceam quos tantum ausos pudet ; nunc tenta quomodo tibi cedat clementia. **Ignosce L. Cinnae ; deprehensus est ; jam nocere tibi non potest, prodesse famae tuae potest. »**

Gavisus sibi quod advocatum invenerat, uxori quidem gratias egit ; renuntiari autem extemplo amicis quos in consilium rogaverat imperavit, et **Cinnam unum ad se accersit**, dimissisque omnibus e cubiculo, **cum alteram poni Cinnae cathedram jussisset** : « Hoc, inquit, **primum a te peto, ne me loquentem interpelles, ne medio sermone meo proclames** ; dabitur tibi loquendi liberum tempus. Ego te, Cinna, quum in hostium castris invenissem, non factum tantum mihi inimicum, sed natum, servavi ; patrimonium tibi omne concessi ; hodie tam felix es et tam dives, ut victo victores invideant : sacerdotium tibi petenti, praeteritis, compluribus quorum parentes mecum militaverant, dedi. **Cum sic de te meruerim, occidere me constituisti.** » Quum ad hanc vocem exclamasset Cinna, procul hanc ab se abesse dementiam : « Non praestas, inquit, fidem, Cinna ; convenerat ne interloquereris. **Occidere, inquam, me paras.** » Adjecit locum, socios, diem, ordinem insidiarum, cui commissum esset ferrum ; et quum defixum videret, nec ex conventionem jam, sed ex conscientia tacentem : « Quo, inquit, hoc animo facis ? Ut ipse sis princeps ? Male, mehercule, cum republica agitur, si tibi ad imperandum nihil praeter me obstat. Domum tuam tueri non potes ; nuper libertini hominis gratia in privato judicio superatus es. Adeo nihil facilius putas quam contra Caesarem advocare ? Cedo, si spes tuas solus impedio, Paulusne te et Fabius Maximus et Cossi et Servilii ferent, tantumque agmen nobilium, non inania nomina praeferentium, sed eorum qui imaginibus suis decori sunt ? »

Ne totam ejus orationem repetendo magnam partem voluminis occupem, diutius enim quam duabus horis locutum esse constat, quum hanc poenam qua sola erat contentus futurus, extenderet : « **Vitam tibi, inquit, Cinna, iterum do, prius hosti, nunc insidiatori ac parricidae. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat.** Contendamus utrum ego meliore fide vitam tibi dederim, an tu debeas. Post haec detulit ultro consulatum, questus quod non auderet petere; amicissimum, fidelissimumque habuit ; haeres solus fuit illi ; nullis amplius insidiis ab ullo petitus est.

## Traduction en français contemporain, complète et actualisée.

(Françoise Gomez pour ce dossier)

*Sénèque s'adresse au jeune Néron, son élève...*

[I,9] IX. Je veux vous prouver la vérité de ces maximes par un exemple tiré de votre famille. Auguste fut un prince plein de bonté, si on ne le considère que lorsqu'il régna seul; mais à l'époque où la république avait plusieurs maîtres, sa main fit usage du glaive. A l'âge où vous êtes, à dix-huit ans, déjà il avait plongé le poignard dans le sein de ses amis; il avait attenté secrètement à la vie de Marc-Antoine; il avait été son collègue au temps des proscriptions. A l'âge de plus de quarante ans, pendant son séjour dans la Gaule, on lui révéla un complot tramé contre lui par L. Cinna, homme d'un esprit médiocre. On lui fit connaître le lieu, le temps et les moyens d'exécution de l'attentat. Cette déclaration émanait de l'un des complices. Auguste résolut de se venger, et convoqua ses amis pour tenir conseil. Il passa une nuit agitée, en songeant qu'il allait condamner un jeune homme d'une haute naissance, irréprochable dans tout le reste, et petit-fils de Pompée. Il ne pouvait plus se résoudre à envoyer un homme au supplice, lui qui, dans un souper, avait dicté à Antoine l'édit de proscription.

Il gémissait, il proférait des paroles diverses et contradictoires. « Quoi? disait-il, laisserai-je mon assassin libre et tranquille, tandis que les alarmes seront mon partage? et lorsqu'après des guerres civiles où tant de périls ont vainement menacé ma tête, après tous ces combats sur mer et sur terre, où ma vie a été épargnée, j'ai enfin donné la paix au monde, cet homme a formé le projet, je ne dis pas seulement de me tuer, mais de m'immoler, car c'est au moment où j'offrirai un sacrifice qu'il veut attenter à ma personne; et un tel forfait resterait impuni !» Puis, après quelques moments de silence, élevant la voix, et s'emportant contre lui-même plus violemment que contre Cinna, il se disait: « Pourquoi vivre, si tant d'hommes ont intérêt à ta mort? Quoi! toujours des supplices, toujours du sang! Ma tête est le but vers lequel la jeune noblesse dirige ses coups : la vie n'a pas assez de prix pour que je la conserve en frappant tant de victimes. »

À la fin son épouse, Livie, l'interrompt : « Accepteras-tu les conseils d'une femme? Fais ce que font les médecins : lorsque les remèdes ordinaires ne réussissent pas, ils en emploient d'opposés. La sévérité ne t'a pas réussi: à Salvidienus a succédé Lépide, à Lépide Muréna, à Muréna Cépion, à Cépion Egnatius, et d'autres dont je ne parlerai pas, tant je rougis que de tels hommes aient eu cette audace. Essaie à présent ce que produira la clémence: pardonne à Cinna; il est découvert, il ne peut plus te nuire; mais il peut contribuer à ta gloire. »

Ravi de trouver dans ces propos ce qu'il s'était dit à lui-même, Auguste remercia son épouse; il donna contordre aux amis qu'il avait convié en conseil, fait venir Cinna seul, puis renvoya les personnes qui se trouvaient dans sa chambre, après avoir fait placer un second siège pour Cinna : « Je te demande avant tout, lui dit-il, de ne pas m'interrompre, et de ne pas proférer d'exclamations au milieu de mon discours : tu auras tout le temps nécessaire pour parler après moi. Cinna, toi que j'avais trouvé dans le camp de mes ennemis, qui n'es pas devenu, mais qui étais né mon ennemi, je t'ai conservé la vie et je t'ai rendu tout ton patrimoine. Aujourd'hui, tu es tellement riche et tellement heureux, que les vainqueurs t'envient, toi le vaincu; tu as demandé le sacerdoce, je te l'ai accordé de préférence à de nombreux candidats dont les pères avaient combattu sous mes ordres. Après t'avoir ainsi favorisé, tu as résolu de m'assassiner! »

À ce mot, Cinna s'étant écrié qu'une idée aussi folle ne l'avait jamais traversé : « Tu ne tiens pas ta promesse, reprit Auguste; il était convenu que tu ne m'interromprais pas. M'assassiner, dis-je, c'est ce que t'apprêtes à faire... ». Alors il indiqua le lieu, les complices, le jour, le plan de l'embuscade, le bras auquel le fer devait être confié; puis, voyant que Cinna, frappé de stupeur, se taisait, non plus par respect de sa promesse, mais par l'ampleur de la révélation : « Quel est ton but? lui dit-il; est-ce de régner toi-même? L'État va bien mal, si je suis l'unique obstacle entre toi et l'empire. Tu ne peux même pas gouverner ta maison; dernièrement dans un procès tu t'es laissé abattre par la parole d'un affranchi : on dirait que pour toi rien n'est plus aisé que de t'en prendre à César ? Soit, si je suis le seul obstacle à tes espoirs; mais te laisseront-ils faire, les Paul-Émile, les Fabius-Maximus, les Cossus, les Servilius, et cette foule d'hommes de haute naissance, qui ne se parent pas de vains titres, et dont les portraits peuvent dignement se placer à côté de ceux de leurs ancêtres? » Je ne reproduirai pas dans son entier le discours d'Auguste, qui tiendrait trop de place dans cet écrit; car on sait qu'il parla plus de deux heures, pour prolonger le seul châtement qu'il était décidé à tirer du coupable : « La vie, Cinna, je te la redonne, car la première fois, c'était à l'ennemi que je la donnais, et maintenant c'est au conspirateur et au parricide. Que ce jour scelle notre amitié; rivalisons de loyauté pour voir qui l'emportera, entre moi qui t'ai donné la vie, et toi qui me la dois. » Plus tard, Auguste offrit à Cinna le consulat, en lui reprochant de n'avoir pas osé le lui demander. Auguste n'eut pas d'ami plus vrai et plus fidèle. Il en fit son seul héritier. Personne, depuis cet événement, ne forma de complot contre lui.

*Cinna*

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>



## MONTAIGNE

### Livre I de ses *Essais*, chapitre XXIII

L'empereur Auguste, étant en la Gaule, reçut certain avertissement d'une conjuration que lui brassait L. Cinna : il délibéra de s'en venger, et manda pour cet effet au lendemain le conseil de ses amis. Mais la nuit d'entre deux, il la passa avecques grande inquiétude, considérant qu'il avait à faire mourir un jeune homme de bonne maison et neveu du grand Pompeius, et produisait en se plaignant plusieurs divers discours : « Quoi doncques, disait-il, sera-t-il vrai que je demeurerai en crainte et en alarme, et que je laisserai mon meurtrier se promener cependant à son aise ? S'en ira-t-il quitte, ayant assailli ma tête, que j'ai sauvée de tant de guerres civiles, de tant de batailles par mer et par terre, et après avoir établi la paix universelle du monde ? Sera-t-il absout, ayant délibéré non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier ? » car la conjuration était faite de le tuer comme il ferait quelque sacrifice. Après cela, s'étant tenu coi quelque espace de temps, il recommençait d'une voix plus forte, et s'en prenait à soi-même : « Pourquoi vis-tu, s'il importe à tant de gens que tu meures ? N'y aura-t-il point de fin à tes vengeances et à tes cruautés ? Ta vie vaut elle que tant de dommage se fasse pour la conserver ? » Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront ils reçus ? lui dit-elle : fais ce que font les médecins ; quand les recettes accoutumées ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par sévérité, tu n'as jusques à cette heure rien profité : Lepidus a suyvi Salvidienus ; Murena, Lepidus ; Caepio, Murena ; Egnatius, Caepio : commence à expérimenter comment te succéderont la douceur et la clémence. Cinna est convaincu, pardonne-lui ; de te nuire désormais, il ne pourra, et profitera à ta gloire. » Auguste fut bien aise d'avoir trouvé un avocat de son humeur, et ayant remercié sa femme, et contremandé ses amis qu'il avait assignés au conseil, commanda qu'on fit venir à lui Cinna tout seul ; et ayant fait sortir tout le monde de sa chambre, et fait donner un siège à Cinna, il lui parla en cette manière : « En premier lieu, je te demande, Cinna, paisible audience; n'interromps pas mon parler : je te donnerai temps et loisir d'y répondre. Tu sais, Cinna, que t'ayant pris au camp de mes ennemis, non seulement t'étant fait mon ennemi, mais étant né tel, je te sauvai, je te mis entre mains tous tes biens, et t'ai enfin rendu si accommodé et si aisé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, je te l'octroyai, l'ayant refusé à d'autres, desquels les pères avaient toujours combattu avecques moi. T'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer. » À quoi Cinna s'étant écrié qu'il était bien éloigné d'une si méchante pensée : « Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avais promis, suivit Auguste ; tu m'avais assuré que je ne serai pas interrompu. Oui, tu as entrepris de me tuer en tel lieu, tel jour, en tel compagnie, et de telle façon. » Et le voyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de

se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoi, ajouta il, le fais-tu ? Est ce pour être empereur ? Vraiment il va bien mal à la chose publique, s'il n'y a que moi qui t'empêche d'arriver à l'empire. Tu ne peux pas seulement défendre ta maison, et perdis dernièrement un procès par la faveur d'un simple libertin. Quoi ! N'as-tu pas moyen ni pouvoir en autre chose qu'à entreprendre César ? Je le quitte, s'il n'y a que moi qui empêche tes espérances. Penses-tu que Paulus, que Fabius, que les Cosseens et Serviliens te souffrent, et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui par leur vertu honorent leur noblesse ? » Après plusieurs autres propos (car il parla à lui plus de deux heures entières) : « Or va, lui dit il, je te donne, Cinna, la vie à traître et à parricide, que je te donnai autrefois à ennemi ; que l'amitié commence de ce jourd'hui entre nous ; essayons qui de nous deux de meilleure foi, moi t'aie donné ta vie, ou tu l'aies reçue. » Et se départit d'avecques lui en cette manière. Quelque temps après, il lui donna le consulat, se plaignant de quoi il ne lui avait osé demander. Il l'eut depuis pour fort ami, et fut seul fait par lui héritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui advint à Auguste au quarantième an de son âge, il n'y eut jamais de conjuration ni d'entreprise contre lui, et reçut une juste récompense de cette sienne clémence.

## Résumé de l'action

### Acte I

L'empereur Auguste a jadis fait exécuter Toranius, le père de la jeune Émilie qu'il considère désormais comme sa fille. Émilie, amoureuse de Cinna, lui demande de sauver son honneur en tuant Auguste, sans quoi elle ne l'épousera pas. Cinna, aidé par son ami Maxime, organise alors un grand complot contre l'empereur afin de l'assassiner...

### Acte II

**Mais Auguste, lassé d'être le maître du monde romain, demande conseil à Maxime et à Cinna, qu'il adore : doit-il renoncer à l'Empire ? Tandis que Maxime lui conseille d'y renoncer, Cinna le persuade de rester sur le trône, à la tête de l'empire. L'empereur remercie les deux hommes de leurs conseils en leur offrant des postes importants et des terres, et donne Émilie en mariage à Cinna.**

### Acte III

Or, Maxime aime Émilie. Et **quand Cinna lui avoue la raison qu'il avait de persuader Auguste de demeurer empereur, il devient fou de douleur. Tuer un empereur qui leur accorde sa confiance, et ce, afin de satisfaire un rival ?** Euphorbe, confident de Maxime, lui conseille de trahir Cinna, mais Maxime n'ose l'écouter. **Cinna de son côté a également affaire à un cas de conscience : la bonté d'Auguste amollit sa détermination mais face à la cruelle inflexibilité d'Émilie, il se résigne, désespéré, à tuer Auguste,** quitte à sacrifier sa vie ensuite pour sauver son honneur.

### Acte IV

Mais Euphorbe, prétendument au nom de Maxime, vient tout révéler à Auguste, atterré. **Sa femme, Livie, tente de l'inciter à la clémence, pour attirer sur lui la gloire et le respect. Mais Auguste, apparemment sourd à ses arguments, convoque Cinna.** Maxime vient trouver Émilie, lui annonce la trahison d'Euphorbe. Il lui déclare ensuite sa flamme mais la fière Émilie le repousse avec vigueur et l'accuse de perfidie.

### Acte V

Émilie vient retrouver Cinna, en accusation devant Auguste ; elle affirme sa culpabilité et veut innocenter Cinna, qu'elle prétend avoir séduit pour en faire l'instrument de sa propre vengeance. Celui-ci nie et tente de convaincre Auguste de l'inverse. Enfin Maxime vient avouer également à Auguste que son repentir a été inventé de toutes pièces par Euphorbe. **Auguste, accablé par la haine de tous ceux qui lui sont chers, décide finalement de les gracier. Il propose à ses anciens ennemis de reprendre leur place en paix, avec les mêmes avantages qu'il leur avait promis au début de la pièce ; tous acceptent.**

## ACTEURS

Octave-César Auguste, empereur de Rome

Livie, impératrice

Cinna, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste

Maxime, autre chef de la conjuration

Émilie, fille de C. Torianus, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat

Fulvie, confidente d'Émilie

Polyclète, affranchi d'Auguste

Évandre, affranchi de Cinna

Euphorbe, affranchi de Maxime

*La scène est à Rome.*

---

## PREMIER EXTRAIT

*Pour ensemble(s) de 6 voix*

### ACTE IV

#### SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLÈTE, Gardes

AUGUSTE.

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

Voix 1 etc.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paroît effroyable :

Voix 2 etc.

On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,

Et la seule pensée en fait frémir d'horreur. 1080

AUGUSTE.

Quoi ? mes plus chers amis ! quoi ? Cinna ! quoi ? Maxime !

Les deux que j'honorais d'une si haute estime,

À qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avois fait choix

Pour les plus importants et plus nobles emplois !

Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire, 1085

Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !

Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,

Et montre un cœur touché d'un juste repentir ;

Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine,  
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ; 1090  
Lui seul combat encor les vertueux efforts  
Que sur les conjurés fait ce juste remords,  
Et malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,  
Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage, et lui seul les séduit ! 1095  
Ô le plus déloyal que la terre ait produit !  
Ô trahison conçue au sein d'une furie !  
Ô trop sensible coup d'une main si chérie !  
Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

*Il lui parle à l'oreille.*

POLYCLÈTE.

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutés. 1100

Voix 3

AUGUSTE.

Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime  
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

Voix 4 etc.

*Polyclète rentre.*

EUPHORBE.

Il l'a trop jugé grand pour ne pas s'en punir ;  
À peine du palais il a pu revenir,  
Que, les yeux égarés, et le regard farouche, 1105  
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,  
Il déteste sa vie et ce complot maudit,  
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit,  
Et m'ayant commandé que je vous avertisse,  
Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice, 1110  
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité. »  
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité ;  
Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,  
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

Voix 5

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé, 1115  
Et s'est à mes bontés lui-même dérobé ;  
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface.

Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,  
Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin  
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.1120

## SCÈNE II

AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie  
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?  
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,  
Si donnant des sujets il ôte les amis,  
Si tel est le destin des grandeurs souveraines1125  
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,  
Et si votre rigueur les condamne à chérir  
Ceux que vous animez à les faire périr.  
Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout doit tout craindre.  
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.1130  
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !  
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,  
De combien ont rougi les champs de Macédoine,  
Combien en a versé la défaite d'Antoine,  
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps1135  
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants ;  
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,  
De tes proscriptions les sanglantes images,  
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,  
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau : 1140  
Et puis ose accuser le destin d'injustice,  
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,  
Et que par ton exemple à ta perte guidés,  
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !  
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise : 1145  
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;  
Rends un sang infidèle à l'infidélité,  
Et souffre des ingrats après l'avoir été.  
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !  
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne ? 1150  
Toi, dont la trahison me force à retenir  
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,  
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,  
Relève pour l'abattre un trône illégitime,  
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat, 1155

Voix 4 suite

Voix 3

Voix 6

S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État !  
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !  
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !  
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :  
Qui pardonne aisément invite à l'offenser ; 1160  
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.

Mais quoi ! toujours du sang, et toujours des supplices !  
Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter ;

Je veux me faire craindre et ne fais qu'irriter.  
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile : 1165

Une tête coupée en fait renaître mille,  
Et le sang répandu de mille conjurés  
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.

Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute ;  
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute ; 1170

Meurs : tu ferois pour vivre un lâche et vain effort,  
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,  
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse

Pour te faire périr tour à tour s'intéresse  
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ; 1175

Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.

La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste  
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.

Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat ;  
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat ; 1180

À toi-même en mourant immole ce perfide ;  
Contentant ses désirs, punis son parricide ;

Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,  
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas :  
Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine, 1185

Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.

Ô Romains, ô vengeance, ô pouvoir absolu,  
Ô rigoureux combat d'un cœur irrésolu

Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !  
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose. 1190

Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?  
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

Voix 1

Voix 2

## DEUXIÈME EXTRAIT

*Pour ensemble(s) de 4 voix*

### SCÈNE III

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

Madame, on me trahit, et la main qui me tue  
Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue.  
Cinna, Cinna, le traître...

Voix 1 etc.

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit, 1195

Voix 2

Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.  
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! de quel conseil est capable mon âme ?

LIVIE.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,  
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit. 1200  
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :  
Salvidien à bas a soulevé Lépide ;  
Murène a succédé, Cépion l'a suivi ;  
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi  
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Égnace, 1205  
Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;  
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets  
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.  
Après avoir en vain puni leur insolence,  
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence ; 1210  
Faites son châtement de sa confusion ;  
Cherchez le plus utile en cette occasion :  
Sa peine peut aigrir une ville animée,  
Son pardon peut servir à votre renommée ;  
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher 1215  
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.



AUGUSTE.

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire  
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.  
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus ;  
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus. 1220  
Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise :  
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,  
Et te rends ton État, après l'avoir conquis,  
Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris ;  
Si tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre ; 1225  
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre :  
De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,  
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez et trop longtemps son exemple vous flatte ;  
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate : 1230  
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours  
Ne seroit pas bonheur, s'il arrivoit toujours.

Voix 3 etc.

AUGUSTE.

Eh bien ! s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,  
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.  
Après un long orage il faut trouver un port ; 1235  
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

Voix 4 etc.

LIVIE.

Quoi ? vous voulez quitter le fruit de tant de peines ?

AUGUSTE.

Quoi ? vous voulez garder l'objet de tant de haines ?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,  
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner et caresser une main si traîtresse,  
Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa faiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,  
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme : 1245  
Vous me tenez parole, et c'en sont là, Madame.  
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,  
Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus ;  
Je sais leur divers ordre, et de quelle nature  
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture : 1250  
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,  
Et la seule pensée est un crime d'État,  
Une offense qu'on fait à toute sa province,  
Dont il faut qu'il la venge, ou cesse d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion. 1255

AUGUSTE.

Ayez moins de faiblesse, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire.  
Adieu : nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,  
Seigneur, que mon amour n'aye obtenu ce point. 1260

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre personne, et non votre fortune.

(...)

## TROISIÈME EXTRAIT

*Pour un ensemble de 4 voix*

### ACTE V

#### SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose 1425

Voix 1 etc.

Observe exactement la loi que je t'impose :

Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;

D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours ;

Tiens ta langue captive et si ce grand silence

À ton émotion fait quelque violence, 1430

Tu pourras me répondre après tout à loisir :

Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

*Je vous obéirai, Seigneur.*

Voix 2 etc.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne

De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.

Tu vois le jour, Cinna mais ceux dont tu le tiens 1435

Furent les ennemis de mon père, et les miens :

Au milieu de leur camp tu reçus la naissance

Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,

Leur haine enracinée au milieu de ton sein

T'avait mis contre moi les armes à la main ; 1440

Tu fus mon ennemi même avant que de naître,

Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,

Et l'inclination jamais n'a démenti

Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :

Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie. 1445

Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;

Je te fis prisonnier pour te combler de biens :

Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens ;

Je te restituai d'abord ton patrimoine ;

Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine, 1450

Et tu sais que depuis, à chaque occasion,

Je suis tombé pour toi dans la profusion.

Toutes les dignités que tu m'as demandées,

Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;

Je t'ai préféré même à ceux dont les parents 1455  
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,  
 À ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,  
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire.  
 De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,  
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu. 1460  
 Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,  
 Après tant de faveur montrer un peu de haine,  
 Je te donnai sa place en ce triste accident,  
 Et te fis, après lui, mon plus cher confident.  
 Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue 1465  
 Me pressant de quitter ma puissance absolue,  
 De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,  
 Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.  
 Bien plus, ce même jour je te donne Émilie,  
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie, 1470  
 Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,  
 Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.  
 Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire  
 Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;  
 Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer, 1475  
 Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi, Seigneur ! moi, que j'eusse une âme si traîtresse ;  
 Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :

Voix 3 etc.

Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ;  
 Tu te justifieras après, si tu le peux. 1480  
 Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.  
 Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,  
 Pendant le sacrifice, et ta main pour signal  
 Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ;  
 La moitié de tes gens doit occuper la porte, 1485  
 L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.  
 Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?  
 De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?  
 Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,  
 Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile, 1490  
 Maxime, qu'après toi j'avois le plus aimé<sup>[189]</sup> :  
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé :  
 Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,

Que pressent de mes lois les ordres légitimes,  
Et qui désespérant de les plus éviter, 1495  
Si tout n'est renversé, ne sauroient subsister.  
Tu te tais maintenant, et gardes le silence,  
Plus par confusion que par obéissance.

Voix 4 etc.

Quel était ton dessein, et que prétendais-tu  
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ? 1500  
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?  
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,  
Son salut désormais dépend d'un souverain,  
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;  
Et si sa liberté te faisait entreprendre, 1505  
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;  
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,  
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.  
Quel était donc ton but ? D'y régner en ma place ?  
D'un étrange malheur son destin le menace, 1510  
Si pour monter au trône et lui donner la loi  
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,  
Si jusques à ce point son sort est déplorable,  
Que tu sois après moi le plus considérable,  
Et que ce grand fardeau de l'empire romain<sup>1515</sup>  
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.  
Apprends à te connoître, et descends en toi-même :  
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,  
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,  
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux ; 1520  
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite<sup>1521</sup>,  
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite<sup>1523</sup>.  
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,  
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,  
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire, 1525  
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.  
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient :  
Elle seule t'élève, et seule te soutient ;  
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne :  
Tu n'as crédit ni rang, qu'autant qu'elle t'en donne, 1530  
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui  
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.  
J'aime mieux toutefois céder à ton envie :  
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie ;  
Mais oses-tu penser que les Serviliens, 1535  
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,

Et tant d'autres enfin de qui les grands courages  
Des héros de leur sang sont les vives images,  
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux  
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux ? 1540  
Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide ;  
Non que votre colère ou la mort m'intimide :  
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,  
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.  
Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée : 1545  
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée ;  
Le père et les deux fils, lâchement égorgés,  
Par la mort de César étaient trop peu vengés.  
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause ;  
Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose, 1550  
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,  
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.  
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire ;  
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire :  
Vous devez un exemple à la postérité, 1555  
Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,  
Et loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.  
Voyons si ta constance ira jusques au bout.  
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout : 1560  
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

Voix 1



©  
du  
- CY  
na  
thea

## QUATRIÈME EXTRAIT

### *Distribution par personnages*

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, ÉMILIE, puis MAXIME

### SCENE II.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connaissez pas encor tous les complices  
Votre Émilie en est, Seigneur, et la voici.

CINNA.

C'est elle-même, ô Dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, aussi !

ÉMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire, 1565  
Et j'en étois, Seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE.

Quoi ? l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui  
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui ?  
Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne,  
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne. 1570

ÉMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments  
N'est point le prompt effet de vos commandements ;  
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées,  
Et ce sont des secrets de plus de quatre années ;  
Mais, quoique je l'aimasse et qu'il brûlât pour moi, 1575  
Une haine plus forte à tous deux fit la loi ;  
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance,  
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance ;  
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis :  
Le ciel rompt le succès que je m'étois promis, 1580  
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,  
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime :  
Son trépas est trop juste après son attentat,  
Et toute excuse est vaine en un crime d'État :  
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père, 1585  
C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison  
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?  
Pour ses débordements j'en ai chassé Julie ;  
Mon amour en sa place a fait choix d'Émilie, 1590  
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.  
L'une m'ôtoit l'honneur, l'autre a soif de mon sang ;  
Et prenant toutes deux leur passion pour guide,  
L'une fut impudique et l'autre est parricide.  
Ô ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits ? 1595

ÉMILIE.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songez avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÉMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse ;  
Il fut votre tuteur, et vous son assassin :  
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin : 1600  
(...)  
Punissez donc, Seigneur, ces criminels appas  
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ; 1620  
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres.  
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres ;  
Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,  
Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger.

CINNA.

Que vous m'avez séduit, et que je souffre encore 1625  
D'être déshonoré par celle que j'adore !  
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer :  
J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer.  
(...) Elle n'a conspiré que par mon artifice ;  
J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÉMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire ? est-ce là me chérir,  
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ? 1640

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire.



ÉMILIE.

La mienne se flétrit, si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous  
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÉMILIE.

Eh bien ! prends-en ta part, et me laisse la mienne ;1645  
Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne :  
La gloire et le plaisir, la honte et les tourments,  
Tout doit être commun entre de vrais amants.  
(...)

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,  
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide :  
Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez :  
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez,1660  
Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,  
S'étonne du supplice aussi bien que du crime.

### SCÈNE III.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux  
Ont enlevé Maxime à la fureur des eaux.  
Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.1665

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une âme criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir, 1670  
Après que du péril tu m'as su garantir :  
C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire : 1670  
Si vous régnez encor, Seigneur, si vous vivez,  
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.  
Un vertueux remords n'a point touché mon âme ;  
Pour perdre mon rival, j'ai découvert sa trame.

Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé, 1675  
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé :  
Je voulais avoir lieu d'abuser Émilie,  
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,  
Et pensais la résoudre à cet enlèvement  
Sous l'espoir du retour pour venger son amant ; 1680  
Mais au lieu de goûter ces grossières amorces,  
Sa vertu combattue a redoublé ses forces.  
Elle a lu dans mon cœur ; vous savez le surplus,  
Et je vous en ferais des récits superflus.  
(...)

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô ciel ! et le sort, pour me nuire,  
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?  
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers : 1695  
Je suis maître de moi comme de l'univers ;  
Je le suis, je veux l'être. Ô siècles, ô mémoire,  
Conservez à jamais ma dernière victoire !  
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux  
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous. 1700  
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :  
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,  
Et, malgré la fureur de ton lâche destin,  
Je te la donne encor comme à mon assassin.  
Commençons un combat qui montre par l'issue 1705  
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.  
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;  
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :  
Avec cette beauté que je t'avais donnée,  
Reçois le consulat pour la prochaine année. 1710  
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,  
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang ;  
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère:  
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

#### Notes historiques

- C'est Dion (Livre LV chapitre xiv) qui a appris à Corneille que Cinna, auquel il donne le prénom de Cneius, et non de Lucius, comme Sénèque, était fils d'une fille de Pompée.
- Suétone nous apprend, dans sa *Vie d'Auguste* (chapitre xxvii) qu'Octavien proscrivit C. Torianus, son tuteur, qui avait été le collègue de son père dans l'édilité ; Valère-Maxime (livre IX, chapitre xi, 5) raconte qu'une fois proscrit, Torianus fut livré par son propre fils, lequel indiqua aux centurions que le cherchaient, la retraite où il était caché, son âge et les marques auxquelles ils pourraient le reconnaître. Torianus avait été préteur.

On raconte que lorsque Michel Baron reparut au mois de mars 1720, à l'âge de soixante-huit ans, dans le rôle de Cinna, on le vit, dans la même minute, *pâlir* et *rougir* comme le vers l'indiquait. — Larive, dans son *Cours de déclamation* (tome II, p. 6), nie obstinément la possibilité du fait ; il semble toutefois que les comédiens du dix-septième siècle aient eu le secret de pâlir à volonté. Tallemant dit en parlant de Floridor (tome VII, p. 176) : « Il est toujours pâle, ainsi point de changement de visage. »

- A propos de la dignité sacerdotale qu'Auguste avait conférée à Cinna, Sénèque nous apprend aussi que les conjurés voulaient attaquer Auguste pendant qu'il célèbrerait un sacrifice : *Sacrificantem placuerat adiri.*

*Mourir tout entier*, commentaire de Voltaire : « Cette expression sublime : *mourir tout entier*, est prise du latin d'Horace (livre III, ode xxx, vers 6) *non omnis moriar*, et *tout entier* est plus énergique. Racine l'a imité dans sa belle pièce d'*Iphigénie* (acte I, scène iii) :

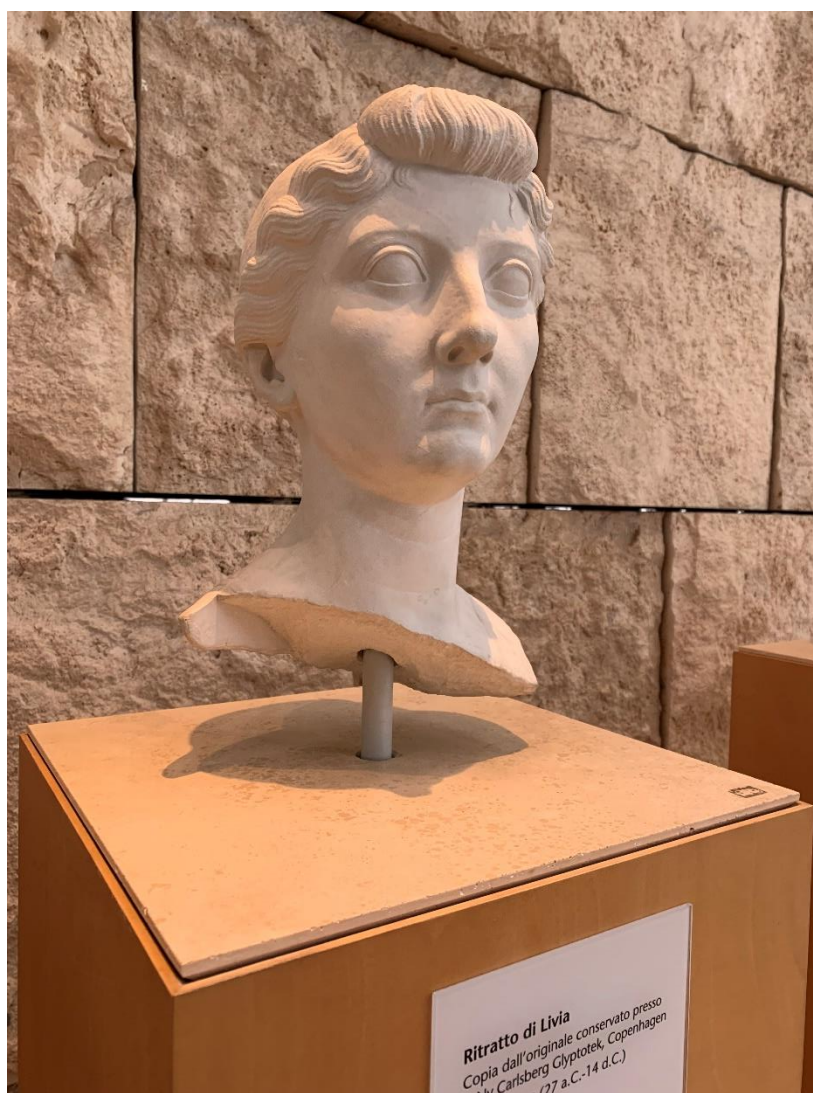
Ne laisser aucun nom et mourir tout entier. »

Pompée dit de même dans la *Pharsale* de Lucain (livre VIII, vers 266 et 267) :

*Non omnis in arvis*

*Emathiis cecidi,*

« Je n'ai pas succombé tout entier dans les champs de l'Émathie. »



Illustrations : Rome, *Ara pacis*, crédits fotogr. F. Gomez

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

*Cinna*

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

## UN LECTEUR, EN 1830...

HERNANI, *sortant du groupe des conjurés.*

Je prétends qu'on me compte !

*À don Carlos.*

Puisqu'il s'agit de hache ici ; puisqu'Hernani,  
Pâtre obscur, sous tes pieds passerait impuni ;  
Puisque son front n'est plus au niveau de ton glaive ;  
Puisqu'il faut être grand pour mourir, — je me lève !  
(...) Je suis Jean D'Aragon, grand-maître d'Avis, né  
Dans l'exil, fils proscrit d'un père assassiné  
Par sentence du tien, roi Carlos de Castille.  
Le meurtre est entre nous affaire de famille.  
Vous avez l'échafaud, nous avons le poignard.  
Donc le ciel m'a fait duc, et l'exil montagnard.  
Mais puisque j'ai sans fruit aiguisé mon épée  
Sur les monts, et dans l'eau des torrents retrempée,

*Il met son chapeau.*

Couvrons-nous, grands d'Espagne.

*Tous les conjurés grands d'Espagne se couvrent en même temps.*

Oui, nos têtes, ô roi,

Ont le droit de tomber couvertes devant toi !

(...)

*Aux courtisans et aux gardes.*

Je suis Jean D'Aragon, roi, bourreaux et valets !

Et si vos échafauds sont petits, changez-les !

*Il va se joindre au groupe des seigneurs.*

DOÑA SOL.

Ciel !

DON CARLOS.

En effet, j'avais oublié cette histoire.

HERNANI.

Celui dont le flanc saigne a meilleure mémoire.

L'affront que l'offenseur oublie en insensé,

Vit, et toujours remue au coeur de l'offensé !

DON CARLOS.

Donc, je suis, c'est un titre à n'en point vouloir d'autres,

Fils de pères qui font choir la tête des vôtres ?

DOÑA SOL, *à genoux devant l'empereur.*  
Sire ! Pardon ! Pitié, sire ! Soyez clément !  
Ou frappez-nous tous deux, car il est mon amant,  
Mon époux. En lui seul je respire ! Oh ! Je tremble !...  
Sire ! Ayez la pitié de nous tuer ensemble !  
Majesté ! Je me traîne à vos sacrés genoux !  
Je l'aime ! Il est à moi comme l'empire à vous !...  
Oh ! Grâce !  
*L'empereur la regarde immobile.*  
Quel penser sinistre vous absorbe ?

DON CARLOS, *avec un soupir profond.*  
Allons, relevez-vous, duchesse de Ségorbe,  
Comtesse Albatera, marquise de Monroy...  
*À Hernani.*  
Tes autres noms, don Juan ?

HERNANI.

Qui parle ainsi ? Le roi ?

DON CARLOS.  
Non, l'empereur.  
DOÑA SOL, *se relevant.*  
Ô ciel !

DON CARLOS, *la montrant à Hernani.*  
Duc ! Voilà ton épouse.

HERNANI, *les yeux au ciel.*  
Juste dieu !

DON CARLOS, *à don Ruy Gomez.*  
Mon cousin, ta noblesse est jalouse,  
Je sais ; mais Aragon peut épouser Silva.

DON RUY GOMEZ, *sombre.*  
Ce n'est pas ma noblesse.  
*Regardant Hernani la tenant embrassée.*  
Oh ! Ma haine s'en va !  
*Il jette son poignard.*

DOÑA SOL, *dans les bras d'Hernani.*  
Ô mon Duc !  
HERNANI.

Je n'ai plus que de l'amour dans l'âme,  
Doña Sol !

DON CARLOS, *à part, la main dans sa poitrine.*  
Éteins-toi, cœur jeune et plein de flamme !  
Laisse régner l'esprit que longtemps tu troublas.  
Tes amours désormais, tes maîtresses, hélas !  
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne.  
*L'œil fixé sur sa bannière.*  
L'Empereur est pareil à l'aigle, sa compagne :  
À la place du cœur il n'a qu'un écusson !

HERNANI.

Ah ! Vous êtes César !

DON CARLOS.

De ta noble maison,  
Don Juan, ton cœur est digne...  
*Montrant doña Sol.*

Il est digne aussi d'elle.

— À genoux, duc !

*Hernani s'agenouille. Don Carlos détache sa toison d'or et la lui passe au cou.*

Reçois ce collier

*Il tire son épée, et l'en frappe trois fois sur l'épaule.*

Sois fidèle !

Par Saint Étienne, duc, je te fais chevalier.

*Il le relève et l'embrasse.*

Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier !  
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,  
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime !  
Ah ! Tu vas être heureux ; moi, je suis empereur.

*Aux conjurés.*

Je ne sais plus vos noms, messieurs ; haine et fureur,  
Je veux tout oublier. Allez : je vous pardonne !  
C'est la leçon qu'au monde il convient que je donne.

LES CONJURÉS, *à genoux.*

Gloire à Carlos !

DON RUY GOMEZ, *à don Carlos.*

Moi seul, je reste condamné.

DON CARLOS.

Et moi !

DON RUY GOMEZ, *à part.*

Mais, comme lui, je n'ai point pardonné !

HERNANI.

Qui donc nous change tous ainsi ?

TOUS.

Vive Allemagne !

Honneur à Charles-Quint ! Honneur à Charlemagne !

DON CARLOS.

Laissez-nous seuls tous deux.

*Tous se retirent au fond du théâtre.*

## SCÈNE VII

**DON CARLOS, seul, s'inclinant devant le tombeau**

[de Charlemagne]

Es-tu content de moi ?

Ai-je bien dépouillé les misères du roi ?

— Ah ! J'étais seul, perdu, seul devant un empire ;

Tout un monde qui hurle, et bouillonne, et conspire ;

Le danois à punir ; le saint père à payer ;

Venise, Soliman, Luther, François premier ;

Mille poignards jaloux, luisant déjà dans l'ombre ;

Des pièges, des écueils, des menaces sans nombre,

Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,

Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois ;

Je t'ai crié : « par où faut-il que je commence ? »

Et tu m'as répondu : « mon fils, par la clémence ! »

## FIN DE L'ACTE IV

*d'Hernani*